

L'AMIDU PEUPLE

DE L'ORDRE ET DES LOIS.

VOL. IV.

MONTREAL, MERCREDI, 5 AOUT, 1835.

N° 5

LITTÉRATURE.

FAIM, VENGEANCE ET JUSTICE.

Venez avec moi dans cette mansarde qui ne reçoit un jour avare que par une lucarne pratiquée au plafond : venez avec moi et considérez cette misère, la froide misère régnant à en souveraine comme une reine en ses états. Voyez ce matelas renversé sur la pierre humide, cette tapisserie tombant en lambeaux, cette couverture jaune de malpropreté, et sur elle, ces deux enfants qui se roulent ignorants de leurs maux, joyeux et bruyans.

Après d'eux est leur père, ce malheureux ouvrier que son maître vient de renvoyer des ateliers comme une pature qu'il jette au désespoir et au désespoir. Vous pouvez étudier la torpeur de cette physionomie sur laquelle se groupent et se querellent tant de sentimens opposés. Car son amour de père vient d'être traversé par une idée saignante, et elle a fait naître sur ses lèvres un sourire indéfinissable.

En effet, le malheureux n'a pas une obole à lui, pas un morceau de pain, plus d'espoir d'en gagner, et pourtant il a faim : ses enfans, ses pauvres petits enfans aussi auront faim dans quelques instans. Alors que fera-t-il ?...

Il n'en sait rien, le pauvre ouvrier ? La nuit est venue le surprendre, plongé dans ces réflexions déchirantes ; une de ces nuits parisiennes si brillantes de voitures qui se croisent, de magasins qui s'illuminent, de passages qui se peuplent, une de ces nuits si sombres et si gniees, comme Paris seul au monde a le privilège d'en montrer ; une nuit faite pour les voleurs, les sergens de ville et les filles de joie, une nuit comme le bourreau les aime enfin. Et l'ouvrier, qui chercho à tromper sa douleur, vient demander à la nuit et son bruit et ses lumières.

Le voilà dans la rue par une pluie fine et pénétrante, par un vent froid, courant sans but, égaré, attendant des secours qu'il n'a pas ; car s'il en demande à cet homme qui s'épanouit dans un landau armorié, à ce fat dont le cabriolet brise le pavé, à ce bourgeois qui, planté sous un large parapluie, blasphème contre l'humidité qui ternit ses bottes, tous le prendront pour un flou ou un fou qui les expose au danger d'un rhume.

A Paris, on ne t'affa pas l'aumône à toute heure du jour, en tous lieux ; il faut à l'esprit de charité un beau soleil et un endroit populeux pour qu'il se montre ; il faut que la figure de celui qui demande soit avenant, pour que celui qui donne n'ait pas peur. Il est convenu que la misère doit avoir des formes gracieuses tout aussi bien que la sollicitation hypocrite.

Mais que de bruit dans cet immense hôtel ! Que d'équipages à l'entrée, que de valets à l'intérieur, que de mouvement, que de lumières !

Que se passe-t-il donc dans l'hôtel Yvart, Yvart le riche manufacturier ? Une fête, un bal, sans doute ?

Vous avez deviné. L'homme judicieux a renvoyé, faute d'ouvrage, Georges, l'ouvrier père de famille dont je vous ai parlé ; c'était une économie rigoureusement exigée par la mévente des produits fabriqués. Mais comme il ne faut pas, pour le bien général, que l'argent s'isole, improductif, dans les mains où il se trouve, le manufacturier donne des fêtes pour en favoriser la circulation.

Quand je vous disais que la charité a besoin du grand jour ! C'est à la clarté de mille bougies que M. Yvart fait l'aumône, et son ouvrier est à la porte de son hôtel, grelottant de froid et mourant de faim.

Georges, à la vue d'un spectacle si insultant pour l'homme qui souffre, avait senti l'indignation circuler dans ses veines. Pousé par une puissance spontanée, il était entré dans la cour de l'hôtel, caché par des voitures qui venaient déposer sur le perron une foule de jolies femmes, une nuée de jeunes gens papillonnés.

Le son d'une musique brillante, le pas cadencé des danseuses, leur conversation animée, leurs rires, tout cela est un brouhaha satanique qui siffle à ses oreilles. Il va pour fuir ; mais dominé par ce génie du mal qui, sur la pente inclinée de nos misères, nous poursuit incessamment, il porte machinalement les yeux vers une croisée entrouverte d'où partaient des rires gros-

siers, aperçoit une table immense que chargeait de mets une valetaille dorée et repue.

Ses nefs se crispèrent : c'était le paroxysme du désespoir. — Car, se disait-il, la moindre de ces frigidités, qui va peut-être provoquer la mort d'un riche gourmand, me donnerait la vie à moi et à mes enfans. Malédiction !...

Il se précipite alors vers la porte d'entrée, et pénétre dans le corridor pavé de marbre blanc ; mais, comme effrayé de tant de clartés, de tant de luxe, il revient sur ses pas. — On ne l'a pas vu.

— Il faut pourtant que je lui parle à ce M. Yvart se disait l'ouvrier, hésitant sur le moyen qu'il emploierait pour y parvenir.

L'appartement dans lequel on dansait est près de lui ; il s'en approche et colle sa figure sur une des vitres brumeuses, précisément, à l'endroit où, un moment auparavant, une jeune fille, Eliza, nonchalante et pensive après une valse, avait tracé sur la vapeur de la vitre des arabesques bizarres qu'elle effaça ensuite, en grossissant une circonférence dans laquelle se trouvait justement encadré le visage pâle de l'ouvrier.

A la vue de ces yeux larges et fixes, de cette physionomie hâve, démoniaque, la jeune fille pousse un cri perçant et tombe. On s'empresse autour d'elle, on s'enquiert du motif de cet évanouissement ; M. Yvart est le plus enquis. Eliza, de plusieurs enfans qu'il avait eus, était le dernier qui lui restait ; aussi résumait-elle toute l'affection que son père répartissait autrefois sur plusieurs têtes également.

Des coups précipités rendus par les vitres de la croisée détournèrent tout-à-coup l'attention des assistans.

Les yeux de Georges plus larges que jamais, sont fixés directement sur M. Yvart, et le frémissement des vitres redouble. La frayeur appelle un silence général. — Monsieur Yvart ! — crie la voix aux yeux fixes, voix sourde, ténébreuse...

Chacun se regarde sans dire une parole. Quelques jeunes gens essayaient bien de faire diversion à l'embarras général par une gaîté qui expirait sur leurs lèvres, car elle ne trouvait pas d'échos.

M. Yvart, remis enfin d'un sentiment commun à tous les assistans, les supplia de ne point interrompre la danse, et sortit en promettant de revenir bientôt rendre compte de cette étrange apparition. A peine avait-il fermé sur lui la porte du salon que la figure hâve se retira de la vitre.....

— C'est vous, Georges ?... Quel changement sur votre figure ?

— Mes enfans ont faim, M. Yvart, et moi aussi.

— Ne pouviez-vous pas employer un autre moyen pour me le faire savoir ?.....

Sortez.

— Nous avons faim, M. Yvart.

Ces mots étaient prononcés par l'ouvrier d'un ton tristement significatif.

— Et moi j'ai froid, répondit Yvart impatient.

— Vous devez avoir plus froid encore quand vous êtes tombé dans la grande cuve de la teinturerie, et que je vous ai sauvé d'une mort certaine.

— C'est un mérite dont vous vous êtes prévalu trop de fois, M. Georges, il est usé.

— Yvart, donne-moi du pain, malédiction ! ou je me venge !

En criant ces grandes paroles, Georges avait fermé ses poings, expression de sa rage, et M. Yvart, justement effrayé, avait reculé de plusieurs pas.

— Valentin, avait-il dit à un de ses domestiques, qu'on me mette cet homme à la porte.

Et il était rentré dans la salle de bal.

Georges fut chassé.....

On dansa toute la nuit à l'hôtel Yvart.

II.

Georges ne dormait pas. Le jour le surprit assis sur un tabouret désempaillé, la tête lourde, le regard tristement tourné vers ses deux enfans qui, n'ayant plus de forces pour demander du pain, s'étaient abandonnés à un sommeil atonique comme ils se seraient donnés à la mort. Pauvres petites créatures !

La main posée sur la poitrine, Georges la presse, la déchire convulsivement comme s'il voulait en arracher la douleur... Il y a du sang au bout de ses doigts.

— Eh bien ! dit-il, se levant désespéré et redressant sa longue et poussiéreuse

chevelure, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, il faut s'y décider, M. Yvart en sera responsable... au moins devant Dieu !

Il ferma sa porte sans bruit et descendit rapidement l'escalier.

— Bonjour, ma voisine !

— Bonjour, Georges ! Vous êtes donc toujours malade ?

— Comme vous voyez.

— Il est d'fait que votre figure n'est pas récréante. Dam ! prenez-y garde, le morbus est plus rageur que jamais ; témoin la mort du menuisier du coin, hier ben portant, et ce matin qu'il est vert et jaune comme un citron, quoi ! Ça n'en veut qu'au pauvre peuple, c'est gueuse de maladie ; aussi faut vous soigner, Georges.

— C'est pour cela, ma voisine, que je viens faire une petite provision de charbon.

— Pour cuire la côtelette, n'est-ce pas vrai, mon luron ? Vous avez raison ; n'oubliez pas s'conservier pour ses enfans ! I sont ben genilus vos mioches, Georges ; soignez-les ben, ces pauvres p'tits poulots. V'là vot' charbon mon feu.

— Voulez-vous me faire crédit jusqu'à ce soir ma voisine ?

— Pardi ! faut-y pas s'obliger entre pauvre peuple !

— Merci, voisine.

— Pas d'quoi, Georges.

Et voilà Georges rentré chez lui ; ses enfans dorment encore.

Avec une activité qui d'ordinaire n'est que le résultat d'une résolution profondément conçue, il dépose dans un petit fourneau de terre cuite le charbon qu'il vient d'acheter, et lui communique, à force de souffler et de patience, l'étrécissement qu'il a demandée à la pierre à feu.

Puis, pendant que le fourneau s'embrase, l'ouvrier, avec de vieilles guenilles, de vieux papiers et quelques lambeaux de vêtements, boncho hermétiquement toutes les issues par lesquelles l'air pourrait s'introduire.

L'œuvre préparatoire était achevée, et déjà le gaz carbonique se condensait dans l'étroit appartement. Georges se préparait à sortir, lorsqu'il entend l'ainé de ses enfans s'agiter et se réveiller..... Il s'arrête.....

— Est-ce pour moi que tu fais du feu, petit papa ? Je n'ai pas froid, va ; mais j'ai encore faim.

Le sang refluit vers la tête de Georges avec un bruit strident dans ses oreilles.

Le cœur l'emporta encore une fois, mais ce fut la dernière ; il se précipita vers son enfant, le prit dans ses bras, et l'étreignit avec la pitié du désespoir, râlant l'infantisme et l'amour paternel.

Puis il le remit sur le matelas en l'exhortant à dormir ; mais l'enfant ne dormait point, car la faim plus criante lui disputait le sommeil. Alors Georges se prit à murmurer une de ces chansons assoupissantes dont le charme finit toujours par opérer sur un esprit..... L'enfant y succomba.

Quand l'ouvrier se fut bien assuré de la profondeur du sommeil, il dégagea avec précaution le plus jeune de ses fils qui dormait à côté de son frère, et s'élança avec lui hors de l'appartement.

— Papa, disait l'enfant retenu par son père sur le seuil de la porte de la rue, je veux voir Étienne, je veux voir mon frère.

— Qui mon petit chat ; oui, dans l'instant.

Il n'y a encore qu'une demi-heure, se disait Georges à voix basse : ce n'est pas assez ; et il s'agitait, frappait du pied, prenait son enfant, l'embrassait avec frénésie, et le repoussait pour l'embrasser encore.... La seconde demie heure s'écoula....

La main de Georges tremble en tournant dans la serrure la clef qui doit ouvrir la porte de cette chambre où son enfant gisera mort, mort par sa volonté. Il hésite, il craint ; mais, impatient devant le résultat de son crime, il ouvre enfin..... L'enfant, tranquille au milieu du parquet, chauffait ses petites mains à la vapeur des charbons enflammés.

Georges était béant !

— Bonjour, petit papa ; je me suis bien chauffé, mais j'ai toujours faim.

— Moi aussi, dit l'autre enfant et j'ai froid.

— Viens te chauffer, mon frère, attendant que petit papa nous donne de quoi manger.

Et ils se chauffèrent l'un près de l'autre, accroupis devant le fourneau.

Toute sensation d'homme venait de se retirer du cœur de Georges. Il ne conserva

juste assez d'intelligence que pour comprendre qu'ayant oublié d'intercepter la colonne d'air débouchant par la cheminée, la puissance mortifère du gaz avait été neutralisée.

Oh ! oh ! ne cherchons point à analyser ce limon déposé au fond du cœur de chaque homme ; ce limon si productif, si fécond en atrocités ou en vertus, lorsque de violentes passions viennent de renouer. Contentons-nous de savoir que Georges sacrifia une partie de ses vêtements à reparer sa première négligence, et qu'à l'aide d'un nouveau crédit il acheta une même quantité de charbon, des cendres duquel surgit le cadavre d'un enfant.

III.

— Dis donc, Jules, est-ce que nous ne dinons pas aujourd'hui ?

— Tout de suite.

— Dépêchons-nous, car je suis de service cette nuit à l'ambulance de la Grange Batelière.

— Tu auras de la besogne, car il paraît que notre ami le choléra ne choisit plus ses victimes : le ministère a au moins une préférence marquée pour les patriotes.

— Il est si traître !... Je parle du choléra.

— Dis-moi, Alfred, si tu viens à sauver un enfant, sauver à ta manière, s'entend, tâche donc de me le conserver pour sujet. J'ai besoin d'étudier pour mon prochain examen.

— J'y songerai. Mais viens donc dîner, le potage est froid, et tu gronderas encore.

— Qui va là ?

— Ami.

— Ouvrez donc, Alfred.

— N'est-ce point à deux élèves en médecine que j'ai l'honneur de parler ?

— Précisément, Monsieur. En quoi pouvons-nous vous être utiles ? Si c'est pour une consultation, mon ami que voilà est plus habile que moi.

— Ce n'est point pour cela, Messieurs.

— Vous avez pourtant un physionomie qui fait supposer de grandes souffrances.

— C'est vrai, mais je puis encore me passer de vos soins.

— Quel est donc alors le motif qui vous amène ?

— Le voici, Messieurs. Votre portière que je connais depuis longtemps, m'a dit que vous achetiez quelquefois des cadavres pour servir à votre instruction.

— C'est vrai.

— Un de mes amis vient de perdre un enfant de sept ans, et comme il est dans la plus affreuse misère, je voudrais, sans qu'il le sût, lui rapporter quelque soulagement en tirant un prix du cadavre de cet enfant.

Georges avait prononcé ces paroles avec pesanteur, si bien qu'un œil un peu plus exercé que celui de nos deux étourdis aurait pu découvrir sur sa physionomie une altération de nature à éveiller les plus horribles soupçons. Mais dans un moment où l'épidémie et la misère déployaient sur Paris leurs grandes ailes, les victimes étaient assez nombreuses pour rendre moins étrange la démarche de l'ouvrier, et de plus, nos jeunes élèves, Jules surtout, étaient possédés du désir de voir et d'apprendre.

— Cet enfant est sans doute mort du choléra ? demanda Jules à Georges.

— Oui, Monsieur.

— Quel prix en voulez-vous ?

— Dix francs.

— C'est trop cher, je ne les paie ordinairement que six ; cependant, lorsque le sujet est beau, je peux y mettre quelque chose de plus.

— Vous pourrez le voir, Monsieur.

— L'adresse, s'il vous plaît ?

— Rue Rochechouart, N. 204, au cinquième, la porte à gauche.

— Dans deux heures il fera nuit, j'y serai.

— Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous demander le plus grand secret à cause du père.

— Soyez tranquille, la discrétion est la première vertu de notre état.

— Ainsi dans deux heures je vous attendrai.

Georges sortit.

— Conçois-tu ce hasard providentiel, Alfred, qui me sert avec tant de bienveillance ?

— Tu es un enfant gâté : tu n'a toujours eu qu'à désirer pour obtenir.

— C'est un bonheur à effrayer.

— Ah ça, je te quitte, car l'heure m'appelle à mon poste. Amuse toi bien ce soir avec ton cadavre.

— Et toi, prends garde que tes malades ne le deviennent.

A neuf heures, Jules frappait à la porte de Georges.

— Vous voyez, Monsieur, que je suis exact. Où est le sujet ?

— Le voici.

— Sa figure est bien contractée ; il a dû souffrir horriblement.

— Beaucoup.

— Vous dites qu'il avait sept ans ?

— Sept ans.

Un, deux, trois.... quatre pieds quatre pouces environ.... Je ne puis vous offrir que sept francs.

— C'est juste un franc par année. Il a coûté plus que cela à élever.

— C'est possible, mais aujourd'hui il ne vaut pas d'avantage. Les violentes douleurs que l'enfant a éprouvées ont dû altérer la partie précisément la plus délicate du corps que j'ai besoin d'étudier, je crains de faire une complète inutile ; et puis il est jeune ; aujourd'hui un homme fait, un sujet complet, ne vaut pas plus de vingt à vingt-cinq francs. Vous voyez bien que mon offre est raisonnable.

— Prenez-le, Monsieur.

— Voilà sept francs. Voulez-vous m'aider à l'envelopper ?

Georges n'avait pu se refuser à cette prière, et il roulait le corps de son enfant dans un linceul de toile noire dont l'étudiant s'était muni, et qui servait ordinairement à cet usage. Quand l'opération fut faite, Jules prit le cadavre sous son bras et partit en recommandant à Georges de bien cacher au père de l'enfant le moyen qu'il employait d'alléger sa misère.

Le voilà ce père, seul maintenant avec son crime, mais un crime qui le fera vivre pendant huit jours lui et son dernier enfant. Puis au bout de huit jours, si son dénuement est toujours le même, nous verrons qui du père ou du fils servira à nourrir l'autre.

La fièvre, une fièvre rongearte qui exalte sa tête fait bondir son cœur, et le livre pendant toute la nuit à un délire complet, frénétique. Ce paroxysme d'exaltation une fois évanoui, arrive la prostration des forces, l'épuisement de toute intelligence, et Georges, sur son grabat, est dès ce jour la proie du féau rongeur qui vient, comme le feu follet du remords, lui faire expier par d'affreuses douleurs les douleurs qu'il fit endurer à son enfant.

IV.

Deux jours après l'accomplissement de cet attentat, M. Yvart, dans un riche salon déjeunait avec sa fille Eliza, l'objet de son admiration d'un amour religieux.

Entourée de son père, dénié par ses amies, adulée par tous les hommes, aimée de quelque-uns, la jeune héritière ne connaissait de l'existence que ce qui nous y attache, car son ame, quoiqu'impressionnable, n'était jamais resserrée même à l'idée d'une contrariété.

Il ne semble que si la crainte de la mort arrive chez des êtres ainsi privilégiés, on peut bien la leur pardonner.

— En effet, mon Eliza, la mission dont le comité t'a chargée est ennuyeuse, fatigante, disait M. Yvart ; mais le bien que tu auras fait te délassera, n'est-ce pas, ma fille ?

— Oui, mon bon père, j'en suis sûre.

— Valentin l'accompagnera ; je lui ai fait mes recommandations.

— L'équipage de Mademoiselle est prêt crie un valet en ouvrant la porte du salon.

— Adieu, ma fille, sois prudente et reviens le plus tôt possible. Adieu.

Un moment après, un coupé brun, emporté par deux chevaux impatients, franchit avec rapidité la porte-cochère de l'hôtel Yvart.

Eliza s'abandonnait au voluptueux balancement produit par les ressorts mous de sa voiture, en parcourant des yeux une liste assez longue de noms et d'adresses.

Elle arriva dans une rue où le terrible féau exerçait ses ravages avec intensité, et fit arrêter son équipage devant une maison dont le numéro figurait sur sa liste.

— Madame, dit-elle, en s'adressant à la portière, vous devez avoir ici deux cholériques qui ont besoin de secours ; je désirerais les voir.

— Cela est facile Madame ; le premier est un vieux militaire qui n'a d'autre fortu-

no que sa pension de retraite ; il est au quatrième, la porte au fond du corridor. Le second est un ouvrier sans travail, et père de deux enfans.

— Tu sais bien que non, interrompit le portier au fond de sa loge (loge bien chaude et bien puante), puisque le petit Étienne son aîné est mort il y a quatre jours. C'est si misérable, voyez-vous, Madame, que nous ne savons même pas comment le pauvre cher homme aura fait pour payer la chaise de son enfant : peut-être l'aura-t-il enterré lui même sans ça : ce qui y a de sûr, c'est que nous n'avons pas plus vu d'enterrement que sur la main.

— Son logement, s'il vous plaît ?

— Au cinquième, la porte à gauche.

Justement que le médecin du bureau du secours doit y être en ce moment.

Eliza, munie de ces renseignements, s'aventura dans l'escalier sale et tortueux, suivie de Valentin son domestique.

— Commencez par le malade du cinquième, dit-elle ; puisque le docteur s'y trouve, je serai bien aise de le consulter.

En effet, elle allait heurter à la porte de Georges, lorsque le médecin en sortit. Celui-ci, jeune Esculape de boulevard, me il avait été élève honoraire de l'École de Médecine, se trouvant grâce à l'épidémie avoir un clientèle sur laquelle il n'avait pas compté. C'était à contre-cœur qu'il visitait les malheureux, car ces doigts ambrés n'avaient jamais palpé que le pouls de quelques coquettes plus amoureuses que malades. Il resta stupéfait devant une figure comme celle d'Eliza, dans une maison où toutes les figures étaient noires et sales.

On aurait dit une ame innocente égarée sur les terres de Clamart.

— Monsieur, ne venez-vous pas de visiter un ouvrier malade du choléra ?

— Précisément, Madame.

— Je suis dépêché par le comité de bienfaisance des dames de mon arrondissement, pour porter aux nécessiteux des secours de toute nature. Voulez-vous me dire, Monsieur, quels sont ceux dont votre malade à le plus besoin ?

— Je vois avec regret, Madame, une création aussi délicate s'exposer dans des mansardes où l'atmosphère est dissolvante.

— J'ai pris mes précautions, dit Eliza, avec un sourire moqueur que le jeune docteur eût compris s'il eût eu moins de suffisance et de présomption.

— De grâce, réfléchissez avant d'entrer, Madame. Ce malheureux est gravement malade, et son mal est précisément dans cette période fébrile où les miasmes contagieux se développent avec le plus d'activité.

— Si la maladie est grave, Monsieur, c'est une raison de plus pour que je remplisse ma mission ; quant à la contagion, je n'y crois pas. Voulez-vous me donner les explications que je vous ai demandées ?

— Puisque vous persistez, Madame, je n'ai plus qu'à vous admirer. Le malade a besoin d'être réchauffé par des laines, et il en manque complètement. Par la même raison, il lui faudrait du feu.

— Monsieur, je vous remercie.

Et elle salua le docteur en forme de congé. Celui-ci comprit et s'en alla, non sans jeter sur la couragieuse inconnue un regard plein de mélancoie.

— Valentin, dit Eliza à son domestique, qui, pendant tout ce dialogue, s'était tenu près d'elle ; voici de quoi acheter du bois : allez et faites-le monter tout de suite. De plus, vous prendrez dans ma voiture deux gilets de flanelle et des ceintures que vous m'apporterez ; vite, je vous attends.

Valentin descendit l'escalier, et Eliza pénétra dans la mansarde de Georges.

Le bruit que fit la porte en s'ouvrant tira le malade de son assoupissement, assoupissement de mort. Il ouvrit des yeux ternes qui s'agrandirent graduellement à mesure que son imagination parvenait à revêtir de formes humaines l'objet qui était devant lui ; puis ils s'épanouirent grands, ronds et fixes, car il venait de reconnaître la fille d'Yvart.

Eliza, quoique préparée d'avance au spectacle de ces hideuses figures, recula effrayée devant l'expression de celle du malade.

Georges qui, en outre des souffrances dont il était déchiré, avait à nourrir le remords de son crime, présentait un visage et un corps plus hideusement décomposés que ceux qui se décomposent seuls ; son teint était devenu olivâtre, et sa bouche

entr'ouverte laissent découler continuellement une lave blanchâtre et fétide, qui arrêtée dans son épanchement par une barbe épaisse et longue, se congelait sur le menton et le cou.

Eliza allait fuir, lorsqu'elle vit la main de Georges se tendre vers elle. Ce mouvement, qui lui parut fait en signe de reconnaissance, la rassura un peu, et elle se rapprocha de lui.

Il s'était mis sur son séant, la main toujours tendue.

Mais la jeune fille, saisie d'un sentiment bien concevable de crainte et d'horreur, ne répondait point à cet appel de la souffrance. Cependant, voyant sur la physionomie de Georges cet air de résignation qui va droit au cœur d'une femme, la commisération l'emporta, et sa main tomba dans celle du malheureux...

Dès que celui-ci l'eut sentie, il la serra aussi fortement qu'il put, et l'on vit descendre de ses yeux à sa bouche, en suivant les rides de ses joues, un de ces sourires qui trahissent la pensée d'un homme jusqu'à dans ses profondeurs les plus cachées.

Alors, puisant dans ses angoisses et dans sa rage, la dernière puissance de ses muscles, il veut attirer à lui la jeune fille qui résiste; trouvant dans cette résistance le point d'appui qu'il avait prévu, il s'en sert adroitement, et la voilà sur ses pieds, en face de la pauvre enfant qu'il entoure de ses bras décharnés.

Celle-ci n'a pas même la force de protester un cri.

— Écoute, lui dit-il d'une voix caverneuse, je suis Georges, l'ouvrier de ton père... Je lui ai sauvé la vie, tu le sais, et en échange il m'a refusé un morceau de pain... Alors j'ai tué mon fils pour que le prix de son cadavre servît à me nourrir... A M. Yvert l'assassinat de mon fils... à moi l'assassinat de sa fille, d'Eliza, la fille chérie de M. Yvert, le dernier de ses enfants qu'il aime tant... Ah! ah! à moi la mort!... à moi Eliza!...

En criant ces mots avec un ricanement forcé, Georges rapprocha de son cadavre le corps d'Eliza, l'étreignit, et enfin appuyant une bouche écumeuse sur sa bouche rosée, il lui souffla fort et long-temps son haleine et sa bave.

Horrible étreinte!... Une jeune fille pleine de force et de vie dans les bras d'un cadavre, oseux; des membres frais et délicats enlacés dans des bras grêles et noueux; une bouche vierge sur une bouche pestiférée!...

Georges avait épuisé ses dernières forces; Eliza n'avait plus les siennes: ils roulerent ensemble sur le parquet, lui mort, elle sans mouvement.

Quelques heures après cette scène d'horreur, la justice informée par l'étudiant, vint heurter à la porte de Georges pour qu'il eût à rendre compte de la mort de son enfant.

Ainsi la société demandait la punition d'un malheureux qui, quelques instants avant de mourir, la maudissait elle-même comme solidaire de son crime.

Morte aussi la pauvre Eliza, après deux jours du plus horrible délire!... Morte!

DIX MILLE FRANCS DE RENTE.

Quand j'avais dix-huit ans, (je vous parle d'une époque bien éloignée) j'allais, durant la belle saison, passer la journée du dimanche à Versailles, ville qu'habitait ma mère. — Pour m'y transporter je venais presque toujours à pied, rejoindre sur cette route, une des petites voitures qui en faisaient alors le service.

En sortant des barrières, j'étais toujours sur de trouver un grand pauvre qui criait d'une voix glapissante: « La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur. » De son côté, il était bien sûr d'entendre résonner dans son chapeau une grosse pièce de deux sous.

Un jour, que je payais mon tribut à Antoine, c'était le nom de mon pensionnaire, il vint à passer un petit monsieur poudré, sec, vil, et à qui Antoine adressa son mémento criard: « La charité, s'il vous plaît mon bon monsieur. »

Le passant s'arrêta, et après avoir considéré quelques momens le pauvre: Vous me paraissez, lui dit-il, intelligent et propre à travailler. Pourquoi faire un si vilain métier? Je veux vous tirer de cette triste situation et vous donner dix mille livres de rentes. Antoine se mit à rire et moi aussi. Riez tant que vous le voudrez, reprit le monsieur poudré, mais suivez mes conseils, et vous acquitterez ce que je vous promets. Je puis d'ailleurs vous prêcher d'exemple. J'ai été aussi pauvre que vous, mais au lieu de mendier, je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je suis allé dans les villages, et dans les villes de province, demander non pas des aumônes, mais de vieux chiffons qu'on me donnait gratis et que je vendais ensuite, un bon prix, aux fabricans de papier. Au bout d'un an je ne demandais plus pour rien les chiffons, mais je les achetais, et j'avais en outre une charrette et un âne pour faire mon petit commerce.

Cinq ans après, je possédais trente mille francs et j'épousais la fille d'un fabricant de papier, qui m'associait à sa maison de commerce peu achalandée, il faut le dire. Mais j'étais jeune encore, j'étais actif, je savais travailler et m'imposer des privations... A l'heure qu'il est, je possède deux millions à Paris, et j'ai cédé ma fabrique de papier à mon fils, à qui j'ai enseigné de bonne heure le goût du travail, et le besoin

de la persévérance. Faites comme moi, l'ami et vous deviendrez riche comme moi.

La dessus le vieux monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé, que deux dames passèrent sans entendre l'appel criard du mendiant; « La charité, s'il vous plaît. »

En 1815, pendant mon exil à Bruxelles, j'entrai un jour chez un libraire pour y faire emplette de quelques livres. Un gros et grand monsieur se promenait dans le magasin et donnait des ordres à ses cinq ou six commis. Nous nous regardâmes l'un et l'autre comme des gens qui sans pouvoir se reconnaître, se rappelaient qu'ils s'étaient vus autrefois quelque part. — Monsieur me dit à la fin, le libraire, il y a vingt-cinq ans, n'allez-vous pas souvent à Versailles le dimanche? Quoi! Antoine, c'est vous! m'écriai-je. Monsieur, répliqua-t-il, vous le voyez, le vieux monsieur poudré avait raison; il m'a donné dix mille livres de rentes.

A. V. ARNAULT.

EVENEMENT DE VICKSBURG.

Les journaux ont déjà entretenu le public des scènes horribles dont Vicksbourg a été le théâtre le 4, le 5 et le 6 juillet. Jusqu'ici nous avons différé d'en parler parce que nous n'avions pas de détails positifs et que nous ne savions à quoi nous en tenir sur ceux qui ont été publiés. Nous pouvons garantir l'authenticité de ceux que nous allons donner.

A un dîner public, donné pour la célébration de l'anniversaire de juillet, une dispute s'éleva entre un nommé Fisher, appartenant à la compagnie des volontaires, et M. Francis Cobler. Des paroles, ils en vinrent bientôt aux voies de fait. M. Cobler ayant tiré un couteau pour se défendre, la compagnie de volontaires, prit parti pour Fisher; on saisit aussitôt Cobler, qui fut lié à un arbre et fouetté, sous le prétexte qu'il était joueur! Non contents de cette punition, les volontaires le couvrirent de goudron et de plumes et lui ordonnèrent de sortir de la ville dans vingt-quatre heures. Pendant que ces lâches se ruient sur lui, ce malheureux demandait d'être fusillé plutôt que de subir un traitement aussi infâme, mais rien ne put les émouvoir; et comme il suppliait celui qui lui versait du goudron sur la tête de ne pas lui en jeter dans les yeux, on lui appliqua un coup de bâton sur la figure.

Le jour suivant, pour être conséquent avec eux-mêmes et pour continuer leur œuvre de civilisation, comme ils disaient, ces assassins se répandirent dans la ville, armés et en uniforme, pour démolir et briser tout ce qui appartenait aux maisons de jeu, et goudronner en plume quiconque voudrait faire opposition. Quelques-unes des victimes de cette brutale police voulurent défendre leurs maisons, mais ils cédèrent en voyant l'exaspération des volontaires. Un joueur, cependant, s'enferma chez un M. North, résolu à ne pas se laisser goudronner, mais le docteur Bradley, ardent à la curée, ayant défoncé une porte, quelques coups de pistolet furent échangés, par suite desquels le docteur fut tué, et l'un des habitants de la maison, nommé Collum ou Helms, fut blessé mortellement. Malgré l'état d'insensibilité ou l'avait réduit la perte de son sang, le malheureux Helms fut jeté sur un dray et traîné à l'échafaud!

Trois autres individus furent saisis dans la même maison, le garçon de buvette, nommé Dutch Bill, H Samuel Smith et H. McCall. M. North, qui fuyait sur un canot, fut pris à peu près à un mille de la ville et ramené; on lui lia les mains derrière le dos, ainsi qu'on l'avait fait aux autres, et il fut contraint de marcher au supplice avec eux. On leur avait passé à chacun une corde au cou et ceux qui les conduisaient leur donnaient de temps en temps un coup de traitement qu'ils allaient subir, en les serrant jusqu'à les étouffer. C'est de cette manière qu'on les mena à l'échafaud où ils furent exécutés sans autres formes. L'échafaud à Vicksbourg est un édifice permanent; et il parait bien que ce n'est pas sans raison. Quelques personnes que cette horrible scène avait attirées voulurent intervenir en faveur des victimes, mais les volontaires les menacèrent de leur infliger le même châtiment.

Au moment du supplice, ces malheureux ont vainement réclamé le privilège des citoyens des Etats-Unis, celui d'être jugés par un jury, en promettant de se soumettre à la peine que la loi prononcerait contre eux. Pour toute réponse, M. Riddell, caissier de la banque des Planters, a ordonné à une compagnie de musiciens noirs de jouer le yankee doodle! Les volontaires ont poussé la barbarie jusqu'à refuser même un verre d'eau à ceux qu'ils égorgaient ainsi. La femme de l'un de ces derniers n'a pu obtenir la triste consolation d'enterrer le corps de son mari; elle a été contrainte de prendre la fuite avec son enfant.

Le lendemain, 6, à onze heures, les corps des cinq victimes furent descendus et jetés dans un trou qu'on avait creusé près du gibet. Les bourreaux avaient défendu, sous peine de mort, qu'on y touchât pendant vingt-quatre heures. C'est ainsi que finit cette horrible tragédie, digne des populations les plus barbares. Le trouble et la terreur qu'elle a occasionnés à Vicksbourg sont tels, que la plupart des femmes et des enfans se sont éloignés de la ville, dans la crainte de voir renouveler les assassinats. Les hommes désirent la paix et le règne des lois attendent avec anxiété les mesures qu'ordonnera le Gouverneur du Mississippi pour rétablir la tranquillité et faire justice de l'inhumanité des bourreaux volontaires ou des volontaires bourreaux de Vicksbourg.

Extrait de l'Indépendant de la Nouv. Orléans.

L'AMI DU PEUPLE.

MONTREAL, 5 AOUT, 1835.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Le paquebot de Liverpool du 21 juin, nous a transmis des nouvelles d'Angleterre jusqu'au 23 de ce mois.

Le plus important est la nomination officielle des commissaires qui doivent se rendre ici pour examiner les griefs dont on se plaint dans la province. Cette nomination est ainsi énoncée. Downing Street, juin 19. Le roi a bien voulu nommer le très bon comte de Gosford, sir Charles Edouard Grey, chevalier et George Gipps, écrl. pour être commissaires de Sa Majesté, pour la recherche de tous les griefs qui pèsent sur les sujets de Sa Majesté, dans le Bas-Canada, dans ce qui a rapport à l'administration du gouvernement, dans la dite province. Et le roi a daigné nommer Thomas Frederick Elliot, écrl. pour être secrétaire des dits commissaires.

Le fameux William Cobbett est mort. Lord Wynford est dangereusement malade. Le duc de Wellington a resté l'avis qu'il avait donné concernant une motion relative aux affaires d'Espagne. Les recrues pour l'Espagne se font rapidement en Angleterre. Le roi de France a permis à ses sujets de s'engager au service d'Espagne, sans qu'ils soient exposés à perdre aucun de leurs privilèges. Les deux gouvernemens paraissent agir entièrement de concert à cet égard.

Les nouvelles d'Espagne nous annoncent que don Carlos fait de continuel progrès. La Navarre et les provinces Basques lui appartiennent entièrement.

La France n'offre rien d'intéressant, que la continuation du procès-monstre.

Nous avons le plaisir d'annoncer aux messieurs qui ont concouru pour le prix que nous avons offert, que l'hon. D. Mondelet et M. A. N. Morin ont bien voulu consentir à être les juges du mérite de leurs écrits, et qu'ils vont immédiatement s'occuper de cette décision. Nous accusons réception de vos écrits suivans: « Essai Littéraire sur l'Histoire du Canada, » « Le Fort de Veitcherie, » « Le Tombeau d'Adélaïde, » « Louise, » et « Episode de la Comédie de 1765. » Siquelques autres avaient été égarés par les postes ou autres occasions, leurs auteurs devront nous le faire savoir immédiatement.

Nos lecteurs trouveront dans le récit des horreurs commises à Vicksbourg, une nouvelle preuve de l'excellence tant vantée du mode de gouvernement républicain; ils pourront admirer encore le noble exercice des droits du peuple souverain et l'insupportable avantage de voir la volonté de ce peuple régner en lui suprême. Depuis moins d'un an, plusieurs évènements affreux du genre de celui dont nous parlons ici, sont venus nous révéler toute la supériorité du système républicain, et nous faire admirer l'ordre et la sûreté qu'on trouve chez nos voisins. L'incendie du couvent de Charlestown, les troubles de Philadelphie, ceux de New-York, et les meurtres plus récents encore de Vicksbourg sont des monumens que l'histoire conservera pour attester la tolérance et l'esprit libéral des citoyens de la plus belle des républiques.

Il est aussi dégradant pour l'honneur d'un état que désespérant pour ses citoyens, de voir de semblables atrocités commises dans son sein. C'est une tâche dont jamais il ne se lavera. C'est une page honteuse dans l'histoire d'un peuple et une étrange contradiction avec cette civilisation rapide dont le nouveau monde s'enorgueillit avec tant de raison. Ceux qui plus tard feront de semblables forfaits, auront peine à se persuader que les peuples qui les ont commis, en temps de paix et sans provocation, fussent sortis de l'état de barbarie, ils croiront retrouver encore les traces du farouche caractère des premiers habitans de l'Amérique.

Nous savons que nos adversaires vont s'écrier encore que nous exagérons les choses; que nous faisons d'une affaire particulière, une accusation générale, et que nous voulons faire retomber sur le caractère d'une nation ou sur sa forme de gouvernement, le crime de quelques individus ou des désordres qu'on ne pouvait prévoir. On attribuera nos reproches à notre aversion pour le système républicain, et, peut-être même, on nous citera des forfaits semblables commis dans des pays soumis à la forme monarchique. Ce sont là des excuses ordinaires de nos adversaires partisans outrés de tout ce qui porte le nom de république; c'est ainsi qu'on d'autres occasions ils ont voulu laver nos voisins des excès honteux auxquels s'étaient portés quelques portions de leur population.

Pour répondre à ces divers avisés, nous n'avons qu'à examiner plus murement les faits, recueillir leurs causes et leurs résultats, et nous convaincront bientôt nos lecteurs que les crimes divers qui se commettent parfois chez nos voisins par une populace égarée sont la suite d'un vice de gouvernement, et qu'ils deviennent en quelque sorte par là la faute de la nation entière.

Et d'abord, nous avouerons avec plaisir que nous nous plaisions à croire que l'immense partie de la population voit avec horreur ces scènes sanglantes et leurs auteurs, que nous aimons à croire que le caractère national de nos voisins est trop noble pour leur suggérer d'aussi lâches vengeances, et que nous sommes loin de penser que ces forfaits soient des forfaits nationaux. Mais nous disons et nous allons prouver que ces crimes qui se commettent journellement par des forcenés ou des fanatiques, dans les Etats-Unis, retombent sur la législature, la couverte d'une honte véritable. Pour cela il suffit que ces excès trouvent leur source dans la faiblesse de cette législature, dans l'inefficacité de ses lois, et dans sa négligence à punir des forfaits précédens. Or c'est là ce qui n'existe, que trop malheureusement chez nos voisins. On a vu la populace de Boston renverser le couvent de Charlestown, dont les ruines sont encore fumantes; on a vu les scélérats de New-York et de Philadelphie, faire couler le sang de leurs concitoyens, dans les rues de ces deux villes; et jamais la loi n'a frappé. Jamais la justice n'a tonné contre les

coupables et ne leur a fait éprouver ses justes rigueurs. Qu'est il arrivé aux incendiaires de Charlestown, aux meurtriers de New-York?... Ils se promènent paisiblement au milieu des villes qu'ils ont souillées de leurs crimes, et contemplant sans crainte le théâtre de leurs féroces exploits; tandis que leur victimes, ou sont descendues dans la tombe, ou sont allées sous d'autres climats chercher une terre plus hospitalière et des lois plus sûres; l'état n'a pas même daigné compatir à leurs malheurs et leur accorder quelques dédommagemens. Une pitié stérile et presque insultante est tout ce qu'il a pu leur offrir.

On a de la peine à concevoir que dans un pays civilisé des crimes aussi horribles aient pu se commettre aussi publiquement, et sans que personne s'y soit opposé. Que des hommes surtout qui occupent un rang distingué dans la société, y aient pris part et en aient été les chefs. On conçoit encore moins l'apathie et l'impaction de l'autorité. Un pays où les forts peuvent ainsi massacrer les faibles sans opposition, est un pays affreux et malheureux, quelques soient d'ailleurs les autres avantages qu'il peut offrir.

Nous osons dire et nous pensons que cela est évident, que la faiblesse du gouvernement des Etats-Unis, et son manque d'énergie pour punir les premiers coupables, sont les principales causes des crimes qui se sont commis depuis et qui se renouvelleront jusqu'à ce qu'un châtiment exemplaire soit venu instruire la populace. Nous pensons qu'un gouvernement qui souffre sans le punir de pareilles horreurs, est un gouvernement faible, mal constitué et incapable de faire le bonheur des citoyens qu'il ne peut protéger; et sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, nous pensons que le gouvernement tant vanté de nos voisins est de beaucoup inférieur au nôtre, et à tous ceux dans lesquels la loi est maîtresse, l'ordre maintenu et les citoyens en sûreté.

Depuis un certain temps, tous les organes de la faction se sont empressés de traduire et reproduire les diverses correspondances adressées de Londres au *Indicator*. Nous avons vu la *Misère* le *Canadien*, l'*Echo* en remplir tout à tour leurs colonnes, et les offrir à leurs lecteurs. On dirait que le génie patriotique de ces divers journaux est épuisé et qu'ils s'en remettent au *Indicator* du soin d'extravaquer pour eux tous ce dont il s'acquittait si merveilleusement. Il est difficile de rencontrer jamais un tissu d'absurdités plus ridicules, plus insolentes, plus plates et plus contradictoires que les correspondances du *Indicator*. Le correspondant doit être un bizarre original, bien désouvé et comptant fort sur la crédulité et la bonhomie des Canadiens. Le sérieux et l'imperturbable aplomb avec lequel il avance chaque jour quelque nouveau mensonge à ses correspondans, nous donneraient certainement à penser qu'il s'égarait au delà du bon docteur, si nous ne savions pas que les patriotes ont pour une de leurs premières règles de tromper le public à tout prix. Il est curieux d'entendre ce correspondant, tantôt portant aux nues les ministres, célébrant les exploits de Roebuck, vantant tout ce qu'on peut attendre de son influence, pour le bonheur du peuple, tantôt annonçant au canadien d'un ton dramatique qu'ils ne doivent rien attendre du gouvernement, que tous les ministères sont corrompus, qu'ils ne peuvent rien espérer que d'eux mêmes et qu'ils feront bien de jeter les yeux sur les Etats-Unis et de nétoyer leurs armes. Il faut que ce correspondant ait une confiance tout à fait patriotique en ses propres talens, ou en l'ignorance de ceux à qui il s'adresse, pour qu'il se persuade qu'il pourra diriger une colonie au gré de ses caprices ou de ses rêves. Le peuple canadien serait plus que fou s'il ajoutait la moindre confiance aux divagations d'un écrivain qui dit blanc aujourd'hui, noir demain, et qui dans le fait n'écrit probablement que pour accomplir sa tâche de remplir les colonnes du *Indicator*.

Les correspondances du *Indicator*, si horriblement absurdes que la *Misère* même en a eu honte. L'éditeur de ce papier qu'on ne peut accuser de reculer devant l'exagération ou l'esprit de parti, s'est trouvé violemment offensé de ce que quelques personnes avaient cru ou feint de croire qu'il partageait les opinions du correspondant du *Indicator*. Il a positivement affirmé qu'il n'en est rien. Cela seul doit donner une idée de ce que sont les écrits du correspondant. Car on sait quelle dose d'extravagance il faut pour faire rougir la *Misère*.

Lundi, à dix heures du matin, les membres de la société Allemande se sont réunis à l'hôtel de Rasco, avec un nombre considérable de membres des autres sociétés et d'amis de leur institution. Les dames Allemandes qui se trouvaient en grand nombre dans la salle de la société, ont offert une bannière magnifique qui a été reçue par le président et les officiers de l'association. Cette bannière est la plus belle et la plus riche que nous ayons vue encore à Montréal. Elle porte un cygne d'argent en relief, de grandeur naturelle, sur un fond de velours cramoisi, avec une devise en Allemand, signifiant (une mind) union d'esprit. Plusieurs autres riches bannières flottaient dans la salle où se trouvaient réunis les sociétaires Allemands. A onze heures, la société est sortie processionnellement, ses bannières en tête, suivie des officiers et membres des autres sociétés, dans l'ordre suivant: D'abord la société de St. André, puis la société de St. Patrick et enfin la société de St. Georges qui fermait la marche. Tous se sont rendus à l'église Anglaise, au son de la musique de la bande du 32^e régiment, et ont entendu un discours prononcé par le Rév. M. Rethune.

A six heures du soir, les membres se sont de nouveau réunis à l'hôtel de Rasco, pour un banquet au quel étaient invités les officiers des autres sociétés et plusieurs amis de l'institution, et auquel un grand nombre d'autres personnes se sont empressées de prendre part. Les convives étaient environ 120. L'hon. L. Guzy président de la société Allemande était à la tête de la table. Les deux bouts étaient occupés par le Dr. Arnoldi, sénior, et M. H. Meyer vice-présidents. Un repas splendide a été servi. Les bannières et divers transparents ornaient la salle que la bande faisait retentir de sons mélodieux. Lorsque le président a porté les santés, des amateurs ont donné en

Allemand et en Anglais, divers chants admirables par la beauté de la musique et celle des voix des chanteurs. Enfin tout s'est passé avec un ordre, une magnificence et une harmonie digne des membres de la société Allemande.

Nous avons vu avec un extrême plaisir, l'union qui règne entre les diverses sociétés et le zèle qu'elles déploient mutuellement pour s'encourager. Nous félicitons sincèrement la société Allemande des succès brillans qu'elle obtient si jeune encore, et nous pouvons lui prédire une existence aussi honorable et aussi longue, qu'utile et bienfaisante.

Tandis que les membres des diverses nations qui se trouvent en Canada, se forment de toutes parts en sociétés, les français n'ont point voulu rester en arrière et, quoiqu'en petit nombre, se sont aussi organisés en société, sous le nom de *Société Française en Canada*. Cette société comprend tous ceux qui firent partie de l'empire en 1814 et tous ceux qui seraient dans les armées de l'empereur Napoléon.

Cette société est établie entièrement, dans des vues de bienfaisance et de philanthropie, et s'est strictement interdit de prendre une part quelconque dans la politique. Organisée telle qu'elle l'est, elle ne peut qu'être fort utile à tous les français qui habitent ou habiteront le Canada.

Ses réglemens sont libéraux et sages; ils sont entièrement calculés pour l'avantage des membres de la société et le bien-être permanent de tous ceux qui la composent. Son patron est St. Napoléon, et sa fête se célébrera par un banquet, le 15 août, à Montréal, au Café Français.

Les officiers de la société, nommés lors de sa dernière assemblée et qui devront exercer leurs fonctions jusqu'au 15 août, 1835, sont M. Mariotte, président; M. Genand et Fay, vice-présidents; M. Lequin, secrétaire général; M. Montanari, secrétaire ordinaire; M. Séraphin Gerardi, trésorier; M. Tonnet, archiviste; MM. Lain, Hurie, Valfredo, et Target, officiers visiteurs; MM. Augier, Raymond, D'Autel, et Shawitz, membres du conseil d'administration.

Nous sommes flattés de voir les français établis en Canada, jeter les bases d'une union qui n'a point encore existé parmi eux; et nous sommes persuadés que s'ils s'en tiennent aux réglemens qu'ils se sont tracés, et s'ils éloignent de leur société toute vue politique, cette société leur deviendra utile et avantageuse et obtiendra promptement l'estime et la coopération de toutes les autres sociétés de Montréal.

Vendredi, MM. L. Marchand et L. B. Leprohon, clercs des vieux et nouveaux marchés de Montréal ont fait offrir à la corporation le montant de leurs recettes de la semaine précédente. Le trésorier de la corporation a refusé de le recevoir, disant qu'ils n'étaient point réellement les clercs des marchés. Ces MM. ont immédiatement fait dresser procès verbal de leur offre et du refus du conseil de ville par J. M. Mondelet, écrl. N. P. et ont déposé l'argent en mains sûres. La corporation veut s'obstiner à prétendre que le droit de destituer les clercs du marché lui appartient, et elle laissera la ville privée d'une partie de ses revenus plutôt que de sacrifier ses injustes prétentions.

Le public doit se souvenir que dans une séance encore récente de la corporation, un des membres avança que le clerc des marchés à Québec tenait sa commission du conseil de ville. Ce monsieur était, sans doute mal informé. Le fait est faux. Nous tenons de source certaine que la corporation n'a point offert de commission au clerc des marchés de Québec, qu'elle n'a pas même l'intention de le faire, et que si elle le faisait, le clerc des marchés de Québec se conduirait comme ont fait ceux de Montréal. Les membres de la corporation, pour leur propre honneur, devraient éviter de faire des avances pareilles dont la fausseté ne peut manquer d'être bientôt découverte.

Parmi les nombreux griefs que le correspondant du *Indicator* reproche aux constitutionnels du Canada, il en est un surtout qui plus que tout autre a droit de surprendre et de faire naître la gaieté. Le savant correspondant dit « qu'on a remarqué que comme une nouvelle offense » que la société de St. Georges avait passé devant la porte de M. Papineau. » Certes voilà un grief d'une singulière espèce. Eh quoi! l'on ne pourra désormais passer librement dans la rue où demeure le héros de la faction! Une procession entière devra se détourner pour éviter à ses regards délicats l'aspect d'un drapeau britannique, et ne point offenser ses yeux républicains de quelque devise constitutionnelle! Vraiment nous ne serions point surpris que les partisans de M. Papineau ne nous fissent bientôt un crime de respirer le même air que lui, et qu'ils ne voulussent suivre pour lui la pratique que suivaient autrefois les esclaves du grand Lama.

Ceux qui ont écrit la correspondance de Londres doivent être des adulateurs aussi plats que serviles, et le héros, s'il n'est pas révolté d'une aussi basse flagornerie, est plus vil encore que ses flatteurs.

Nous avons eu le plaisir de visiter l'atelier de peinture de M. Valin, jeune Canadien, élève de M. Bowman, à l'hôtel de M. Boyl, rue Notre-Dame. Nous avons vu plusieurs portraits tirés par M. Valin; leur ressemblance est vraiment frappante, et ils nous ont paru bien achevés sous le rapport du coloris et des proportions. M. Valin annonce un joli talent pour la peinture, qu'il se propose de consacrer bientôt à des ouvrages plus considérables que les portraits. Nous le recommandons avec confiance à nos concitoyens, et nous sommes persuadés qu'ils se feront un vrai plaisir d'encourager les talens naissans de leur jeune compatriote.

Nous apprenons avec peine que les insectes font d'épouvantables ravages dans les blés de tout le district de Montréal. Les récoltes qui offraient une apparence très flatteuse sont maintenant réduites à rien, et plusieurs cultivateurs craignent même de n'avoir pas assez de bled pour leur propre consommation. Les vers qui rongent ainsi le bled sont extrêmement petits et de couleur rouge. On en trouve jusqu'à 10 dans le même grain. Nous avons vu des poignées de blés superbes à la vue, et qui avaient été pris au hasard

dans un champ de bled, qui n'offraient pas un seul grain qui fut sain. Si le district de Québec est aussi affligé que le district de Montréal, le Bas-Canada va éprouver une espèce de disette, qui ne pourra être compensée que par l'abondance des grains dans notre saurprovince et chez nos voisins. On nous dit que plusieurs habitans ne se donneront pas même la peine de moissonner le bled, mais le faucheront simplement pour le donner comme fourrage à leurs animaux. On attribue ce fléau à l'extrême humidité qui a régné dans le temps des semailles et dans tout le cours de l'été.

HORRIBLE ACCIDENT.—Hier après-midi, vers 2 heures, notre ville a été le théâtre d'un horrible malheur, tel qu'il en arrive heureusement fort rarement. Plusieurs ouvriers étaient occupés à enlever les débris de l'incendie de la maison où se trouvait situé le magasin de M. Ducondu, récemment brûlé, lorsque tout-à-coup le mur mitoyen de la maison où est le magasin de M. Doyle, s'est écroulé et a enseveli sous ses ruines plusieurs de ceux qui se trouvaient alors dans cet emplacement. 3 hommes ont été retirés morts et complètement écrasés et défigurés, 2 dangereusement blessés ont été transportés à l'hôpital, où ils sont mort immédiatement; s'est sauvé avec un bras cassé. C'était un affreux spectacle que de voir ces malheureux retirés de dessous les ruines qui les avaient écrasés; leur figure et leur corps entier étaient horriblement meurtris et offraient un aspect aussi terrible que déchirant. On a eu lieu de remarquer que le mur qui s'est écroulé était extraordinairement mal construit. 4 chevaux ont été écrasés.

Les noms de ceux qu'on a trouvés morts sont: François Aumier, Michel Lavoye, Hypolyte Senecal.

Vendredi soir, son excellence le gouverneur en chef est parti à dix heures et demie du soir, de la maison de l'hon. G. Moffatt où il était allé dîner, pour s'embarquer à bord du steamboat qui devait le conduire à Québec. Environ 500 personnes l'attendaient avec des flambeaux et l'ont escorté jusqu'à son embarcation, au milieu des applaudissemens et des hurrahs. Cette marque spontanée et volontaire d'attachement a dû prouver à lord Aylmer que les colonnes de ses ennemis n'ont pas éloigné de lui tous les cœurs.

Vendredi dernier, la société constitutionnelle de Québec a tenu une assemblée générale, dans la quelle il a été résolu que cette société présenterait une adresse à son excellence, pour lui exprimer le regret qu'elle éprouvait de voir son administration terminée.

ARRIVAGES DE QUÉBEC. Samedi, le *St. George*, avec 40 passagers de chambre, 100 d'entrepont. Dimanche, le *British America*, 75 passagers de chambre, 206 d'entrepont.

Dimanche, après-midi, un jeune homme du nom de Beausoleil, est tombé de sa voiture dans la rue Bleury et s'est tué sur le coup. Il était natif de Boucheville et faisait son apprentissage chez un sellier.

Depuis quelques jours, nous avons des pluies continuelles qui ont refroidi considérablement le temps, et qui achèvent de détériorer les récoltes. A moins d'une chaleur très forte et continue, on ne peut espérer de voir arriver les grains à une bonne maturité.

Les cours de circuit se sont terminés hier, par le cour tenue à Chateauguay. Les procès ont été fort nombreux.

Pour l'Ami du Peuple.

UNE NUIT AUX BORDS DU ST. LYRENT. Le calme règne au loin, et quelle majesté! Répand sur les objets la belle obscurité! Sur cet amas, formé de lacs et de rivières, J'aperçois des pêcheurs vaillant les lumières, Leur aspect trouble seul le silence pompeux. Qui porte dans mes sens un trouble bienheureux; Bienôt à l'horizon, une douce lumière Annonce de l'astre de la course irrégulière, Dès que l'astre des nuits, sur son char replacé, Répand sur la nature une aimable clarté, Aussitôt le pêcheur, chassé par sa lumière, Regagne doucement sa paisible chaumière. Tel on voit, le matin, l'astre brillant du jour Éclipser chaque étoile, à son pompeux retour. — Plongé dans une douce et triste rêverie, J'écoute le silence et pense à ma patrie. — Homme, insecte rampant, devant tant de grandeur, Tu dois sentir qu'un Dieu se révèle à ton cœur, Fléuve majestueux, dont la source inconnue, Se cache dans les monts aussi hauts que la nue, Dis-nous par quel pouvoir ton cours, si régulier, Va fournir à la mer son tribut journalier? Et vous, astre des nuits, dont la douce lumière Dispense ses rayons sur la nature entière, Qui suspend dans les cieux votre disque argenté, Et lui fournit les flots d'une douce clarté? Ah! c'est la même main, la main toute puissante, Dont la bonté prend soin de tous ceux qu'elle enfante, Arrive sur ces bords, vous athées imposteurs, Et devant ce spectacle, ajoutez vos erreurs. — Toi qui vis sur tes bords vingt tribus de sauvages, Reporte-nous, beau fleuve, au temps des premiers âges, Où les rois exilés, sur tes bords enchanteurs, Étaient parfois guerriers et plus souvent chasseurs, Et les vastes forêts qui bordaient ton rivage, Quel pouvoir destructeur y porta le ravage? Les premiers habitans de ces vastes déserts Ont cédé leur patrie à vingt peuples divers, Où sont les nations jadis si peuplées, Formant dans les forêts des peuplades nombreuses! Beau fleuve, tu le sais ce qu'ils sont devenus, Ces peuples malheureux et si pleins de vertus! La raison du plus fort ou le besoin d'espace Causa plus d'une fois la perte d'un race. — Toi qui de leur pays tranquille possesseur, Cultives des forêts si longtemps sans valeur; Habitant Canadien, écoute ma prière, En présence du Dieu de la nature entière!

